

est encore puissant contre l'usage du couteau, du poignard, et du poison. Elle se compose d'hommes qui dans la chaleur de l'excitation politique peuvent dire et faire des choses étranges, qui applaudissent à des propositions extravagantes, mais néanmoins, en faisant la part de l'enthousiasme populaire et du zèle des démocrates, les gens qui se réunissent sur la commune de Cleskenwell sont de beaucoup en avant des sentiments populaires dans leur appel à l'assassinat secret. Quelques méchants que soient plusieurs d'entre-eux, quelques pauvres que soient le plus grand nombre, quelque ignorante et trompée que puisse être la multitude, cependant, les pauvres, les ignorants, les dupes ont encore, grâce à Dieu, quelque chose de cet amour de l'Anglais pour un combat dans les règles (*fair play*), et d'égal à égal. Il faudra bien des leçons pour déraciner ce vieux et enraciné préjugé et y substituer la nouvelle doctrine.

Nous ne devons pas être ingrats pour les scènes des deux derniers jours. Elles ont d'émontré clairement la volonté et les besoins d'une grande population que quelques sages politiques ont affecté de mépriser, et que d'autres ont osé encourager. "Pourquoi essayer d'abattre le chartisme? pourquoi tenter de faire taire l'opinion?" Telles sont les questions faites avec indignation il y a quelques semaines par les ennemis du *Bill* pour la sûreté du gouvernement. "Les chartistes ont le droit d'avoir une opinion comme les autres hommes, et les abattre, est injuste, inconstitutionnel et tyrannique." Tel était l'argument auquel, avec raison, ni le parlement ni le gouvernement n'ont donné aucune attention. Le résultat a prouvé ce qu'il valait; Ce n'est pas l'opinion qu'on a abattue, mais les actes de la nature la plus violente, la plus illégale et la plus sanguinaire. Bradford et ses environs ont été sur le point de tomber entre les mains du parti révolutionnaire. Rendons aux chartistes la justice qui leur est due. Si pour faire une révolution, il suffit de combattre avec courage contre les constables spéciaux, les combattants de Bradford auraient dû réussir. Si une résistance opiniâtre pouvait renverser l'état de choses établi, les hommes de Bradford seraient aujourd'hui des Ledru-Rollin et des Albert. Mais ils avaient oublié les chances contre lesquelles ils avaient à combattre. Ils avaient oublié que jamais une populace anglaise n'a combattu avec succès des soldats anglais. Ils avaient oublié aussi qu'ils avaient à combattre une classe moyenne autrement composée que la garde nationale; avec une classe formée non d'épiciers et de négociants incécés, mais d'hommes, anglais par le courage et l'énergie. Ils avaient oublié qu'ils lut-

taient contre l'intelligence et l'amour de l'ordre qui se rencontrent dans toutes les classes en Angleterre. Avec les sympathies des classes moyennes, ils auraient pu tenir plus longtemps et peut-être avec succès contre les troupes; mais sans cette sympathie, sans la conscience de la justice de leur cause qui est le fondement de toute sympathie, semblables à la poussière balayée par le vent, ils ont été dispersés par les soldats, et comme le sera tout rassemblement de populace.

Ainsi, ils ont été battus. L'ordre et la légalité ont été vengés aux dépens de quelques membres rompus. Mais est-ce là tout, tout est-il fini? nous ne pouvons l'espérer, et la nature des choses nous défend d'entretenir un tel espoir. Ça été une défaite; mais qui a pu prévoir cette tentative? Ça été une défaite, mais l'effort qu'ils ont fait aurait dans quelques pays de l'Europe produit une révolution. Quelle garantie avons-nous que cette tentative ne sera pas renouvelée avec le même secret, la même organisation et avec la même résistance désespérée? Comment pouvons-nous nous assurer que le sang échauffé par la lutte et l'espérance de la victoire sera refroidi par cette défaite; ou que les animosités qui ont existé entre des classes rivales se dissiperont promptement? La nature humaine et l'expérience nous défendent d'entretenir cette espérance.

Que faut-il donc faire! Beaucoup de choses, non séparément, non dans un instant. Il serait puéril de parler d'une ou deux mesures législatives pour guérir une maladie chronique accompagnée de tels symptômes existant depuis longtemps. Parler de l'extension du suffrage électoral et de l'abrogation de la qualification comme des palliatifs contre les attroupements tumultueux, ou du suffrage universel comme préventif du désordre social, serait un enfantillage indigne de l'intelligence anglaise. Nous sommes pour l'extension du suffrage, mais nous n'avons pas une telle foi dans notre spécifiqué que nous pensions qu'il adoucira les caractères, contrôlera les actes ou influera sur les dispositions d'hommes comme les chartistes de Bradford ou Clerkenwell. Que le gouvernement et le parlement regardent le danger en face. Il y a vraiment, beaucoup de griefs supposés; mais il y a aussi beaucoup de griefs réels et palpables. Il y a des milliers, des dizaines de milliers d'hommes sans ouvrage qui, littéralement souffrent la faim avec leurs familles. Faut-il s'étonner s'ils sont mécontents. Des hommes vraiment honnêtes et loyaux sont poussés au désespoir par le besoin qui ronge leurs cœurs et leur fait perdre la raison. Leur jugement, leur intégrité ne sont pas à l'épreuve de la famine. Il y en a d'autres

qui ont de l'ouvrage, qui reçoivent des salaires, qui sont bien payés, bien nourris, bien mis et qui sont également mécontents. Leurs griefs sont purement sentimentaux, et leur but déshonnête. Les griefs réels s'unissent aux griefs fictifs, les expressions désespérées de besoin se combinent avec les folles lamentations de la vanité, de la pétulance et de la présomption. Tel est le charisme qui s'élève, contre l'autorité, la propriété et l'ordre. Tel est le charisme qui court les rues avec des bâtons, le charisme qui fait des lances et prêche l'assassinat secret.

Que faut-il faire? séparer, diviser les éléments qui constituent le chartisme. Séparer le bon du mauvais, l'honnête du déshonnête, celui qui souffre de celui qui excite. Pour effectuer cela, le gouvernement doit montrer qu'il s'occupe sérieusement de tout ce qu'il peut faire pour avancer le bonheur social de ceux qui souffrent. Nous ne sommes pas assez idiot pour croire que le gouvernement pourra fournir directement de l'emploi et des salaires à ceux qui n'en ont pas, ou vêtir ceux qui sont nus et nourrir ceux qui ont faim. Mais le gouvernement peut faire quelque chose qui produira ces résultats. Le gouvernement peut favoriser, développer ces deux grandes ressources du pouvoir et de la richesse, L'EDUCATION et L'EMIGRATION. Il peut instruire le peuple plus qu'il ne l'a été par le passé. L'éducation donne le savoir, le savoir la prudence, la prudence l'économie et l'économie produit souvent le nécessaire. L'émigration plus largement aidée non seulement débarassera nos rues, nos ateliers d'une industrie rivale qui lutte inutilement, mais créera ailleurs de nouveaux débouchés pour ceux qui resteront en Angleterre. Tous ces remèdes sont nécessairement lents comme le sont tous les remèdes surs et efficaces. Mais que le gouvernement et le parlement montrent leur zèle, leur bonne volonté à s'occuper de cette tâche, alors, nous prenons sur nous de dire que ceux qui forment la partie la plus dangereuse des chartistes, c'est-à-dire, la partie qui souffre, qui est sans ouvrage, se ralliera à la cause de l'ordre; que ceux des chartistes qui voudront avoir recours à la violence attireront sur leurs têtes un châtement mérité, qui aura l'effet de faire disparaître pour longtemps toute entrave apportée à une législation libérale et aux progrès politiques et sociaux.

EXTRAIT d'une lettre datée de Paris du 15 juin et publiée dans le *New-York Commercial Advertiser* :

"Nous voici au 15 juin et les événements que j'ai prédits ne sont pas encore arrivés. La crise pour être différée n'en